

"Gatsby" & Cie : faut-il retraduire les grands classiques ? [L'Obs](#), 28 janvier 2011

La romancière Julie Wolkenstein publie une nouvelle version du chef-d'œuvre de Fitzgerald. Ce qui lui a valu les foudres de Frédéric Beigbeder. Faut-il retraduire les grands classiques, de Homère à Kerouac ? Didier Jacob a enquêté.

« *Touche pas au Gatsby, s... !* » S'agissant d'une traduction d'un roman paru en 1925, le violent coup de gueule de Frédéric Beigbeder, l'autre jour, dans les colonnes du « Figaro Magazine », avait de quoi surprendre. C'est que de lire son texte fétiche dans une nouvelle version, avec en couverture le seul nom de « Gatsby » (au lieu du « Gatsby le Magnifique » habituel) lui fit monter la moutarde au nez :

« Le travail de cette universitaire est sûrement très respectable mais il donne la même impression que d'entendre un standard des Beatles massacré dans un karaoké par un étudiant en musicologie ne tenant pas le gin-tonic. »

Face au « **salope** » peu fitzgeraldien de Beigbeder, la romancière Julie Wolkenstein affichait en tout cas une sérénité à toute épreuve. Elle n'avait, quelques jours plus tard, même pas pris connaissance de l'article ! Et quand on lui a proposé de lui lire les passages qui l'incriminaient le plus violemment, elle a répondu qu'elle s'en fichait, taclant d'ailleurs Beigbeder en douceur :

« Il faut qu'il se calme. Contrairement à lui, je ne me prends pas pour Fitzgerald. Ce n'est pas la vie de l'écrivain qui me fascine, ce sont ses livres. »

La polémique étant appelée à mourir comme la nuit tendre, à l'heure où la fête se termine de toute façon par une cuite, restent les questions de fond, passionnantes celle-là. Les traductions vieillissent-elles ? Et faut-il s'atteler à la retraduction de tous les classiques existant, dans des versions plus adaptées aux temps actuels ?

Dans le cas de « Gatsby », tombé il y a quelques mois dans le domaine public, c'est la relecture tardive du livre qui décida Julie Wolkenstein à en reprendre la traduction.

« Je l'avais lu deux fois, à l'adolescence. Toujours le même choc. Je l'ai relu vingt ans après. Il y avait deux traductions disponibles, l'une, ancienne, de Victor Liona, l'autre, plus récente, de Jacques Tournier. Celle de Liona, qui était péruvien d'origine, était touchante mais vraiment inadaptée. Presque un mot à mot. La version Tournier était grammaticalement irréprochable, inattaquable au point de vue de la fidélité. Mais je n'y retrouvais pas le texte anglais. »

Auteur de cinq romans, maître de conférences en littérature comparée à l'université de Caen, Julie Wolkenstein s'attelle donc à la tâche. Et découvre que les traductions ont une durée de vie limitée.

« La version Liona datait de 1945, celle de Tournier, de 1976. Même cette dernière avait vieilli. Bizarrement, le français de Tournier n'est plus exactement le nôtre, alors que l'anglais de Fitzgerald n'a pas bougé. Quand Gatsby meurt, Fitzgerald écrit "Son of a bitch" en guise d'épithète. Dans la version Tournier, ça donne : "Pauvre bougre". Ce n'est pas ça. Moi, j'ai mis "enfoiré", parce que c'est ce qu'on dirait aujourd'hui. Au risque d'apparaître vieillot à mon tour, dans vingt ans. »



Née en 1968 à Paris, Julie Wolkenstein est la fille de l'académicien Bertrand Poirot-Delpech. Elle a écrit une thèse sur Henry James. (© Sarah Moon)

Voici en tout cas renaître Gatsby, tout nouveau, tout beau, comme si Julie Wolkenstein avait ajouté quelques bulles de champagne à la version « **un peu guindée, passée de mode** » de Tournier. Les éditeurs de Garnier-Flammarion, qui ont choisi la version Wolkenstein pour leur édition de poche, ne s'y sont pas trompés.

Si Beigbeder a vu rouge, c'est aussi à cause du titre : « *Gatsby* » au lieu de « *Gatsby le Magnifique* ». Où est donc passé le « **great** » dans la version Wolkenstein ? Pour la romancière, Fitzgerald lui-même était mécontent du titre, auquel il imputait l'insuccès commercial du livre.

« A la fin, il disait seulement "Gatsby". J'ai donc été, de mon point de vue, fidèle à Fitzgerald. Ça va aussi dans le sens d'une certaine efficacité, et on est frappé aujourd'hui de voir, quand on le lit en version originale, à quel point le livre est vivant, moderne, proche. »

On n'en aurait peut-être pas dit autant de « l'Illiade », d'Homère, un texte que **Philippe Brunet** vient pourtant de faire revivre dans une nouvelle traduction [=> *Homère comme on ne l'a jamais lu, par Philippe Sollers*]. Et qui eût dit que « Tristram Shandy », facétieux chef-d'œuvre anglais du XVIIIe retraduit – il faudrait presque dire, dans ce cas précis, réinitialisé, tout comme un disque dur – par **Guy Jouvét** (aux Éditions Tristram) allait encore nous surprendre ?

On ne compte plus le nombre de classiques qu'il a fallu remettre au goût du jour. A commencer par ces monuments intimidants, dont la retraduction naît souvent d'un désir ancien de mieux servir un texte qu'on a passionnément aimé. Éditeur au Bruit du temps d'une nouvelle traduction du grand roman d'Henry James, « les Ambassadeurs », **Antoine Jaccottet**, lui-même traducteur du domaine anglais, raconte :

« C'est Jean Pavans qui m'a proposé cette traduction. Quand je lui ai demandé si la version existante était mauvaise, il m'a répondu très honnêtement que non. C'est Georges Belmont, un personnage étrange, qui avait été du mauvais côté pendant la guerre, mais qui était un bon angliciste, qui l'avait signée. Son texte était précis, juste, on ne pouvait rien lui reprocher. Simplement, Pavans pensait que le style n'était pas aussi mystérieux que dans l'original. »

Si de nombreux grands classiques cherchent ainsi des retraducteurs, on ne saurait non plus donner systématiquement la préférence aux dernières versions parues. Ainsi Jaccottet, qui publie également tout Isaac Babel dans une nouvelle traduction de **Sophie Benech**, ne jure pas forcément par le dernier cri en la matière :

« Pour Jean Pavans, il faudrait retraduire les grandes œuvres tous les vingt ans. Je ne suis pas forcément de cet avis. Si nous avons lancé une nouvelle traduction des nouvelles de D. H. Lawrence, c'est que la version existante était vraiment mauvaise. Mais il arrive que les bonnes vieilles éditions surclassent les modernes. Je me souviens des nouvelles traductions de Joseph Conrad par Odette Lamolle. Ce n'était pas très bon. Quand j'ai publié le Quarto Conrad chez Gallimard, j'ai donc décidé de reprendre les versions de l'équipe que Gide avait réunie. »

Faudrait-il, dans la foulée, traduire Flaubert ou Proust dans un français mieux adapté aux préoccupations du lecteur d'aujourd'hui ? La question est moins absurde qu'il n'y paraît : une nouvelle édition des « Aventures de Huckleberry Finn » vient de paraître chez un petit éditeur américain, installé en Alabama, notoirement remaniée par rapport à l'original. Le mot « *nigger* » (« nègre »), qui apparaissait 219 fois dans le livre, a été ainsi remplacé (traduit ?) par le mot « *slave* » (« esclave »).

C'est un professeur de littérature anglaise, Alan Gribben, qui a lancé l'idée après avoir, tout au long de sa carrière, réfléchi à deux fois avant de lire à haute voix, devant ses chères têtes blondes, le terme incriminé. « *Il ne s'agit pas de javéliser Mark Twain* », dit-il. N'importe : la nouvelle a ému plus d'un amoureux de Mark Twain, et la maison d'édition a été la cible de mails hostiles venus de tout le territoire américain. « *On nous a accusés de censure, de trahir le texte au nom du politiquement correct* », explique la directrice de NewSouth Books, Suzanne La Rosa.

Traducteur d'un autre chef-d'œuvre de Twain en français, « les Aventures de Tom Sawyer », **Bernard Hoepffner**, quant à lui, ne mâche pas ses mots.

« Je suis furieux, dit-il. Il y a là une incompréhension complète de ce qu'est la lecture. Au lieu d'essayer d'apprendre à des élèves quelles étaient les conditions de vie au temps de Twain, on essaie de mettre les textes "à niveau". Comme si Mark Twain était raciste. Tout montre que c'était le contraire ! »

Et Antoine Jaccottet de confirmer :

« Le rôle du traducteur n'est pas d'adapter un texte pour un public moderne. »

Peut-être, mais comment ne pas applaudir au merveilleux travail de **Josée Kamoun**, la traductrice officielle de Philip Roth, qui a modernisé le « Sur la route » de Kerouac (la version anglaise avait, il est vrai, retrouvé ses vraies couleurs après la découverte du rouleau original sur lequel Kerouac avait pondu son chef-d'œuvre) ? Sans parler de la langue de Dostoïevski, réveillée il y a quelques années par l'extraordinaire travail d'**André Markowicz**. Au point qu'il est parfois, pour le lecteur, difficile de s'y retrouver. Entre les innombrables versions de « l'Enfer » de Dante, laquelle choisir ? Un vrai casse-tête pour les amateurs de grande littérature. Et ce n'est encore que le début : Bernard Hoepffner dit rêver à de nouvelles traductions de « Robinson Crusoé », de textes de Poe ou de classiques de la Renaissance. Affaire à suivre, donc...

Didier Jacob

Gatsby, par **Francis Scott Fitzgerald**, traduit de l'anglais par Julie Wolkenstein, POL, 280 p., 16 euros.